

Du roman à l'*Anti-roman* : les dangers de l'immersion fictionnelle

Isabelle Moreau
University College London

La critique des conventions esthétiques, qui fondent l'illusion romanesque, est une constante de la réflexion théorique de Sorel sur le roman¹. Manifeste dès le *Francion*, elle trouve à s'exprimer de manière étonnante dans *Le Berger extravagant*. Le projet de l'œuvre, annoncée dès la seconde édition du *Francion*², naît d'un agacement, celui de voir tant de mauvais "Romanistes" emporter les suffrages du public, au détriment des auteurs de qualité :

Autrefois il n'y avoit personne qui prist la hardiesse de mettre un livre en lumiere, s'il n'estoit remply d'une doctrine necessaire, & s'il ne pouvoit servir à la conduite de la vie : mais aujourd'huy le recours des fayneans est d'escrire, & de nous donner des Histoires amoureuses & d'autres fadaïses, comme si nous estions obligez de perdre nostre temps à lire leurs œuvres, à cause qu'ils ont perdu le leur à les faire³.

¹ Voir J. Serroy, *Roman et réalité. Les histoires comiques au XVII^e siècle*, Paris, Minard, 1981, 1^e partie, chap. 2, sur le *Francion*, et 2^e partie, chap. 1 : "L'histoire comique, de la parodie à la satire", sur *Le Berger extravagant*.

² Ch. Sorel, *Histoire comique de Francion*, édition de 1626, in *Romanciers du XVII^e siècle, Sorel – Scarron – Furetière – Mme de la Fayette*, textes présentés et annotés par A. Adam, Paris, Éditions Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1958, p. 438 : "Or pour vous parler de ce dernier livre que je n'ay pas écrit, mais que j'ay seulement en l'imagination pour ce que je portois la houlette lors que j'y ay songé, son titre sera le Berger extravagant. Je descry un homme qui est fou pour avoir leu des Romans et des Poesies, et qui, croyant qu'il faut vivre comme les Heros dont il est parlé dans les livres, fait des choses si ridicules qu'il n'y aura plus personne qui ne se moque des Romanistes et des Poetes si je monstre cette Histoire. [...]". *Le Berger extravagant* paraît entre temps (Toussaint du Bray, 1627) et le passage n'est pas repris dans l'édition de 1633.

³ Ch. Sorel, *Le Berger extravagant*, réimpression de l'édition de Paris, Toussaint du Bray, 1627, 3 vol., introduction de Hervé D. Bechade, Genève, Slatkine Reprints, 1972, p. 14. L'analyse de Sorel témoigne d'une réflexion sur l'évolution sociologique du statut d'auteur. L'apparition d'auteurs de métier a dégradé la profession et mis en crise l'édition : "Cela fait que l'Imprimerie nous est à charge, & grace à nos beaux Escrivains, le peuple voyant tant de recueils de follies que l'on luy donne pour des livres, en a tellement ravallé le prix des lettres, qu'il ne met point de difference entre un Autheur & un Basteleux ou un porteur de Rogatons".

Ceux qui les commettent sont ces mêmes auteurs, dénoncés par La Mothe Le Vayer, "qui nous pensent debiter de la crème fouettée pour une solide nourriture" et prétendent compenser l'indigence du fond par quelques mots choisis et des périodes bien tournées⁴. Or, malgré leurs faiblesses et leurs invraisemblances, ces romans sont à la mode. C'est d'autant plus dommage qu'ils entretiennent l'incurie et la crédulité du plus grand nombre. Plus encore que le théâtre (qui n'est, pour Sorel, qu'une transposition scénique des fictions romanesques⁵), les romans anesthésient le sens critique, en plus de détourner l'esprit de lectures plus sérieuses. Le jeune Francion, qui dévore les romans en cachette et finit par croire à "toutes les fables de poètes"⁶, en fait l'expérience au collège. Quant à Lysis (le héros du *Berger extravagant*), cette "pernicieuse lecture" lui fait perdre l'esprit⁷ : à force de lire des romans de bergerie, d'en apprendre les discours d'amour et "de s'étudier tous les jours à contrefaire le Berger", il en vient à "faire le Berger" tout de bon⁸. Son extrême crédulité envers les histoires de pastorale fait de lui un avatar de Don

⁴ La Mothe Le Vayer, *Œuvres, nouvelle édition revue et augmentée, précédée de l'abrégé de la vie de La Mothe Le Vayer* [Dresde, Michel Groell, 1756], 2 tomes, Genève, Slatkine reprints, 1970, t. 1, p. 283.

⁵ Ch. Sorel, *De la Connaissance des bons livres ou examen de plusieurs auteurs*, Paris, André Pralard, 1671, 1 vol. in-12 (réédition Amsterdam, 1673), p. 135 : "C'est ce qui donne sujet aux piéces de Theatre, & ce qui excite les applaudissement & les acclamations du Peuple ; Les Tragedies ou Trage-Comedies, qui sont des Romans faits pour la representation, en sont souvent tirées, ou inventées à leur exemple."

⁶ Ch. Sorel, *Histoire comique de Francion* (édition de 1623), in *Romanciers du XVII^e siècle*, éd. A. Adam, p. 213-214 : "J'employois ce que je pouvois de temps a lire indifferemment toute sorte de livres, où j'appriens plus en trois mois, que je n'avois fait en sept ans au College, a ouyr les grimauderies pedantesques, qui m'avoient de telle maniere perdu le jugement, que je croyois que toutes les fables des Poètes qu'ils racontoient, fussent des choses veritables, et m'imaginois qu'il y eut des Sylvains, et des Dryades aux forests, des Nayades aux fontaines, des Nereides dans la mer. Mesme je croyois que tout ce que l'on disoit des transformations fut veritable, et ne voyois jamais un Rossignol que je ne crusse que c'estoit Philomele." La leçon est identique dans les éditions suivantes. Voir également p. 183 pour sa passion des romans de chevalerie. Sur la problématique de la lecture dans l'œuvre de Sorel, nous nous permettons de renvoyer à la thèse de Michèle Rosellini, *Lecture et "connaissance des bons livres", Charles Sorel et la formation du lecteur*, dir. Alain Viala, thèse soutenue le 18 déc. 2003, Université de la Sorbonne nouvelle – Paris III (à paraître chez Honoré Champion éditeur).

⁷ Ch. Sorel, *Le Berger extravagant*, éd. citée, p. 27 ; p. 26, c'est un parent de Louis-Lysis, nommé Adrien, qui parle : "Au lieu de livres de droict, il n'achetoit que de certains fatras de livres que l'on appelle des Romans. Que maudits soient ceux qui les ont faits ! Ils sont pires qu'Heretiques. Les livres de Calvin ne sont pas si damnables : au moins ne parlent ils que d'un Dieu, & ceux cy parlent de plusieurs, comme si nous estions encore au temps des Payens qui adoroient des buches charpentees en hommes. Cela trouble l'esprit des jeunes gens, & comme ils voyent que là dedans l'on ne parle que de jouer, de danser & de se resjouyr avecque des Damoiselles, ils veulent faire tout de mesme, & font enrager leurs parens. Ces livres là sont bons à ces Houbereaux qui n'ont rien à faire tout le long d'un jour qu'à piquer un coffre dans une antichambre [...]". Voir a contrario p. 52 : Lysis délaisse les livres prêtés par Anselme parce qu'il n'avait trouvé "que des livres qui ne luy plaisoient pas, comme Senecque, Plutarque, du Vair, Montagne & Charon, qui ne parlent point en Roman". Voir également Michèle Rosellini, *Lecture et "connaissance des bons livres", Charles Sorel et la formation du lecteur*, op. cit., première partie, chapitre IV : "*Le Berger extravagant* ou l'histoire comique du lecteur".

⁸ Ch. Sorel, *Le Berger extravagant*, éd. citée, p. 28.

"Du roman à l'Anti-roman"

Quichotte, chevalier de la Manche et pourfendeur de chimères, devenu fou pour avoir trop lu les romans de chevalerie – le parallèle est d'ailleurs explicite dans *Le Berger extravagant*⁹.

Bien sûr, les fictions romanesques n'entraînent que rarement la folie – il faut avoir le tempérament mélancolique d'un Don Quichotte¹⁰ ou la tête mal faite de Lysis, ce que son portrait inaugural montre assez à l'observateur averti, familier de l'ancienne théorie humorale et tempéramentale héritée d'Hippocrate, d'Aristote et de Galien :

Ses cheveux estoient un peu plus blonds que roux, mais frisez naturellement en tant d'anneaux qu'ils monstroient la seicheresse de sa teste, & son visage avoit quelques traits qui l'eussent fait paroistre assez agreable, si son nez pointu & ses yeux gris à demy retournez & tout enfoncez ne l'eussent rendu affreux, monstrant à ceux qui s'entendoient à la Physionomie, que sa cervelle n'estoit pas des mieux faites¹¹.

Sorel ne prétend pas faire de tous les mondains, amateurs de romans, des mélancoliques en puissance. Il souligne en revanche à quel point les fictions qu'ils apprécient leur échauffent inutilement l'imagination¹². Contrairement aux défenseurs d'un usage thérapeutique du littéraire, Sorel souligne les dangers de l'immersion fictionnelle, son incidence pernicieuse sur le corps et sur l'âme du lecteur. L'imagination trop sollicitée laisse les facultés rationnelles en sommeil, sans aucun profit moral ou intellectuel en contrepartie. L'immersion fictionnelle se nourrit d'un état naturellement dégradé de la raison humaine. Ou pour le dire autrement, les fictions entretiennent la crédulité naturelle des hommes, alors qu'ils n'ont que trop tendance déjà à cette paresse de l'esprit. Pour briser le charme et retirer ses contemporains de l'erreur, Sorel entreprend de composer un livre "qui se moquast des autres, & qui fust comme le tombeau des Romains, & des absurditez de la Poésie"¹³. On peut évidemment s'interroger sur l'efficace du remède : que vaut un antidote contre la lecture qui se donne lui-même à lire ? Sorel choisit la voie de la satire :

⁹ La comparaison est explicite dans *Le Berger extravagant*, éd. citée, p. 539, et fournit la matière d'une curieuse dénégation dans les *Remarques* (p. 744 sq.) puisque Sorel se défend d'avoir simplement imité l'ouvrage de Cervantès, et prétend même le surpasser pour la qualité de l'invention... Sur l'influence de Cervantès en France, voir J. Serroy, *Roman et réalité, op. cit.*, p. 293 : "Les deux traductions données par César Oudin en 1614, pour la première partie, et par François de Rosset, en 1618, pour la seconde, ont mis immédiatement à la disposition des lecteurs français le roman de Cervantès, trois ans seulement après sa publication en Espagne. Dès lors la fortune de l'œuvre ne se dément pas, et tout romancier comique se trouve, peu ou prou, influencé par elle."

¹⁰ Les ouvrages sur la folie de Don Quichotte sont trop nombreux pour que l'on puisse proposer ici ne serait-ce qu'une bibliographie indicative. Signalons simplement l'analyse de Michel Foucault, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, chap. 3.

¹¹ Ch. Sorel, *Le Berger extravagant*, éd. citée, p. 19 ; p. 93 pour les affections de mélancolie.

¹² Ch. Sorel, *Le Berger extravagant*, éd. citée, p. 92.

¹³ Ch. Sorel, *Le Berger extravagant*, éd. citée, p. 15.

Je pense bien qu'il y en aura qui me voudront reprendre d'avoir mis icy des bouffonneries, & qui me diront que la verité est si venerable, que son party doit estre soustenu avec des raisons serieuses : mais où est-ce qu'ils me pourront trouver un meilleur stile que le Satyrique, pour faire hayr les mauvaises choses, & en rendre mesme la censure agreable à ceux qui y sont interessez, & ne seroit-ce pas faire trop d'honneur à des sottises, que d'en parler autrement qu'avec des railleries¹⁴?

Pour rendre la censure agréable aux amateurs de romans¹⁵, Sorel emprunte aux fictions à la mode leur forme narrative et l'ensemble de leurs topiques. Lysis se croit changé en fille ou métamorphosé en arbre, combat un géant et va jusqu'à mourir, puis ressusciter, pour les beaux yeux de Charite. Quand l'aventure ne lui est pas imposée par les autres, le personnage s'invente lui-même une histoire sur un attendu romanesque. Il n'est pas un épisode qui ne soit emprunté à un roman antérieur, pas un mot "qui ne se raporte à une infinité d'autres"¹⁶. Pour reprendre la formule de Jean Serroy, "la narration, dans le roman de Sorel, est sans cesse citation"¹⁷. Le travestissement du héros en fille évoque inmanquablement *L'Astrée*, mais c'est l'ensemble de la tradition romanesque qui se voit convoquée en ces pages. Pour le seul livre I, Sorel évoque Vital d'Audiguier, Lope de Vega, l'Arioste, la sixième partie de *L'Astrée*, la dernière des cent nouvelles de Boccace, le *Don Quichotte* de Cervantès, mais aussi *Les Bergeries de Juliette*, la *Clormène*¹⁸ et même certaines de ses œuvres de jeunesse comme *Le Palais d'Angélie*, l'*Orphyse de Chrysante* ou *Les Nouvelles françaises*¹⁹. Ce qui, soit dit en passant, fait de Sorel un auteur repentant de ces mêmes romans qu'il condamne maintenant. Ce rapide aperçu donne une idée de la matière employée par Sorel : *Le Berger extravagant* est le "tombeau"²⁰ des romans et des fables poétiques en ce

¹⁴ Ch. Sorel, *Le Berger extravagant*, éd. citée, p. 16.

¹⁵ Ch. Sorel, *Le Berger extravagant*, éd. citée, p. 15 : "Quant à l'ordre de ce recueil extraordinaire, il est à la mode des plus celebres Romans, afin que ceux qui se plaisent à les lire ne dedaignent point de le lire aussi, & s'y trouvent ingenieusement surpris." L'histoire du berger Lysis débute ainsi *in medias res* par une scène extraordinaire afin de piquer la curiosité du lecteur. C'est un attendu romanesque moqué dans *Le Parasite Mormon, histoire comique*, Paris, 1650, in-8°, p. 156-160.

¹⁶ Ch. Sorel, *Le Berger extravagant*, éd. citée, "Remarques sur le XIV. livre", p. 747 ; voir aussi p. 744 : "[...] j'ay rapporté dans mes remarques tout ce qu'il y a de plus excellent dans les plus celebres Romans du monde, pour faire voir que Lysis n'a rien dit qui n'en fust pris [...]"

¹⁷ Voir J. Serroy, *Roman et réalité*, op. cit., p. 297.

¹⁸ Il s'agit des *Bergeries de Juliette* de Nicolas de Montreux (1585-1598) et de la *Clormène* de Pierre de Marcassus (1626).

¹⁹ Les œuvres suivantes sont de Sorel : *Le Palais d'Angélie, par le sieur de Marzilly*, Paris, Toussaint du Bray, 1622, in-8° ; *Les Nouvelles françaises, où se trouvent les divers effets de l'Amour et de la Fortune*, Paris, Pierre Billaine, 1623, in-8° ; l'*Orphyse de Chrysante, histoire cyprienne*, Paris, Toussaint du Bray, 1626, in-8°.

²⁰ Ch. Sorel, *Le Berger extravagant*, éd. citée, p. 15. Voir Michèle Rosellini, *Lecture et "connaissance des bons livres", Charles Sorel et la formation du lecteur*, op. cit., première partie, chap. IV, le développement intitulé "*Le Berger extravagant* et le catalogue de Toussaint du Bray : attaque ou promotion ?" La mise en regard de la bibliothèque du berger et du catalogue du libraire est particulièrement instructive.

"Du roman à l'Anti-roman"

qu'il prétend rassembler toutes les possibilités jamais exploitées par l'écriture fictionnelle. La réécriture parodique, qui forme le corps du texte, construit ainsi une série de décalages comiques dans le temps même de la narration entre le berger fou et les gentilshommes qui se rient de ses folies. La construction est en elle-même démystifiante parce qu'elle superpose deux systèmes de représentation antithétiques : les conventions propres aux romans de bergerie d'une part, et la visée satirique propre au roman comique.

À la lecture des aventures du Berger se superpose ensuite celle des "Remarques"²¹. L'une ne va pas sans l'autre : "[...] je ne suis pas d'avis que l'on lise les Remarques sans l'histoire, ny l'histoire sans les Remarques", précise Sorel²². Les remarques sont divisées en autant de sections qu'il y a de livres et "l'on s'en peut servir facilement, si apres la lecture de chaque livre, l'on lit celles qui sont faictes dessus, car elles sont rangees suivant l'ordre de l'histoire"²³. Dans l'édition originale, les remarques étaient rassemblées à la fin de l'ouvrage, soit 800 pages de glose en petits caractères d'imprimerie. L'édition de 1633-1634, parue sous le titre de *l'Anti-Roman*, distribue les remarques dans le corps du texte, comme pour mieux programmer cette lecture critique :

Arrestez-vous icy, Lecteurs, n'ayez pas si haste de voir le second Livre, que vous ne voyez auparavant les Remarques qui sont faites sur le premier. Vous en trouverez tousjours ainsi à la fin de chaque Livre ; & l'on ne pretend pas les mettre là inutilement, & pour brouïller du papier ; c'est afin que vous les lisiez aussi bien comme le texte. Quelqu'un pourra demander à quel sujet l'on a fait des Commentaires sur cette histoire, veu qu'elle doit estre si intelligible qu'elle n'ait pas besoin d'explication. Il faut respondre que les bons esprits la peuvent entendre sans peine, mais que ceux du commun ont besoin d'estre aidez ; & que toutefois cecy n'est pas seulement pour eux, car ces Remarques ne servent pas tant pour l'intelligence des paroles obscures que pour dire aussi des choses que l'on ne pouvoit mettre dans le fil d'une histoire, & qui sont neantmoins fort utiles pour faire voir les erreurs du monde. Il ne semble pas mesme que cela depende entierement de ce Livre ; Au contraire il est presque visible que les meilleures pensées qui soient dans cette Histoire, ont esté prises sur ces excellens Recueils dont les Remarques ont aussi tiré leur origine. En effet ce ne sont point icy des Annotations serviles dont il n'y ait que les ignorans qui ayent affaire. Ce sont plustost des additions à l'histoire, & des discours libres que l'on ne doit point passer avec mespris, car ils contiennent des choses qui sont bien dignes d'estre sceuës²⁴.

²¹ L'édition originale (Paris, Toussainct du Bray, 1627 ; 1628 pour le troisième vol.) comporte trois tomes : les remarques sont comprises dans le troisième qui présente une double pagination, d'abord les livres 13 et 14, numérotés de 1 à 251, précédés d'une préface de 10 pages non numérotées, puis les "Remarques", numérotées de 1 à 818.

²² Ch. Sorel, *Le Berger extravagant*, éd. citée, "Remarques sur le XIV. livre", p. 744.

²³ Ch. Sorel, *Le Berger extravagant*, éd. citée, "Remarques sur le II. livre", p. 565.

²⁴ Voir l'édition de 1633-1634, p. 101-102 : "Remarques sur le premier livre de l'histoire du Berger Lysis". Voir également le commentaire de Sorel dans *La bibliothèque française*, seconde édition revue et augmentée, réimpression de l'éd. de Paris, 1667, Genève, Slatkine Reprints, 1970, "L'ordre

Nous reviendrons sur la distinction établie ici entre les "bons esprits" et les esprits "du commun". Notons d'ores et déjà l'originalité de la démarche. Pour Sorel, le livre du *Berger extravagant* "ne trouve sa beauté que dans sa conclusion"²⁵, c'est-à-dire dans la dés-illusion de Lysis. Au terme de son aventure, il ne doit plus accorder foi aux fictions qui l'ont rendu fou²⁶. Le charme est rompu : l'illusion romanesque ne peut plus fonctionner. Si le but de l'ouvrage est de détourner les amateurs de romans de leur lecture de prédilection, on pourrait penser que cette conversion à la sagesse épouse la démarche thérapeutique adoptée par Anselme. Il faut savoir jouer, un temps, le jeu des fous et des ignorants, pour mieux révéler ensuite l'imposture²⁷. C'est bien ainsi que Sorel légitime le recours à la satire²⁸. Et c'est pour cette raison qu'il soigne la vraisemblance de sa fiction. La stratégie de lecture suggérée par l'auteur contrevient néanmoins à cette logique de l'immersion. Il faudrait, en effet, pour bien faire, lire l'histoire en même temps que les remarques²⁹ : parce qu'elles soulignent sans cesse ce qui motive telle ou telle scène, les remarques sont, nous dit Sorel, la "consommation"³⁰ du *Berger extravagant*, ou pour mieux dire la dissolution de sa fiction. Les remarques sont là

et l'examen des livres attribués à l'auteur de la Bibliothèque française", p. 109 : "D'abord on les avoit mises toutes ensemble à la fin de l'Ouvrage, & dans l'impression qui s'est faites sous le nom de *l'Anti-Roman*, elles ont été divisées en plusieurs Parties qu'on a placées chacune à la fin du livre pour lequel elles sont faites."

²⁵ Ch. Sorel, *Le Berger extravagant*, éd. citée, "Remarques sur les quatorze livres du Berger Extravagant", p. 550.

²⁶ Ch. Sorel, *Le Berger extravagant*, éd. citée, "Remarque sur le XIV. livre", p. 736 : "Je n'ay jamais dit qu'il fust insensé tout à fait, car j'ay fait voir qu'il avoit souvent de bons intervalles ; aussi l'ay-je seulement appelé Extravagant, de sorte qu'il ne faut point revoquer en doute, qu'il n'ayt pu mettre fin à ses fantaisies ordinaires." À un moment donné de la fiction, Anselme craint de s'être chargé d'une trop lourde tâche, s'il s'avère que Lysis est tout à fait insensé (livre II, p. 91). En réalité, le personnage n'est pas si fou et le narrateur prend soin de souligner qu'il faisait paraître "assez de jugement de reste pour sçavoir ce qui luy pouvoit nuire ou profiter" (livre II, p. 57). L'insistance de Sorel sur cette folie particulière lui permet de motiver la fin de son roman : la désillusion de Lysis est vraisemblable précisément parce que Louis n'est pas assez fou pour ne pas se rendre à l'évidence, une fois rompu le charme. Voir livre XIV, p. 545, où Lysis reconnaît n'avoir cru qu'à moitié certaines de ses aventures.

²⁷ Ch. Sorel, *Le Berger extravagant*, éd. citée, p. 28. C'est le cousin Adrien, bourgeois fort simple et honnête, qui suggère l'enfermement du fou. Anselme répond qu'il n'y gagnera rien : "Car quand mesme il seroit en un lieu où il n'y auroit point de livres qui l'entretinssent dans ses extravagances, il en sçait asses pour s'y maintenir, & dans une chambre qui n'auroit pas la longueur d'une toise, son esprit feroit plus de cinq cens lieuës en une demie heure. Ce seroit dans cette solitude que son imagination travailleroit continuellement. Il vaut mieux luy laisser voir les compagnies ; il se divertira & se tirera de beaucoup d'erreurs, qui ne luy sont venuës en la pensee, qu'à faute d'avoir appris comment l'on vit dans le monde."

²⁸ Ch. Sorel, *Le Berger extravagant*, éd. citée, p. 15 : "Quant à l'ordre de ce recueil extraordinaire, il est à la mode des plus celebres Romans, afin que ceux qui se plaisent à les lire ne dedaignent point de le lire aussi, & s'y trouvent ingenieusement surpris."

²⁹ Ch. Sorel, *Le Berger extravagant*, éd. citée, "Remarques sur le XIV. livre", p. 744 ; "Remarques sur le II. livre", p. 565.

³⁰ Ch. Sorel, *Le Berger extravagant*, éd. citée, "Remarques sur les quatorze livres du Berger Extravagant", p. 551.

"Du roman à l'Anti-roman"

en effet pour démonter à chaque instant les mécanismes de l'illusion romanesque. En invitant le lecteur à apprécier les mécanismes de production de l'illusion, Sorel empêche qu'il ne se prenne au jeu de la fiction-cadre (l'histoire du bourgeois Louis, alias Lysis). Le va-et-vient permanent entre la fiction et les remarques qui commentent la fiction, pour en démonter les mécanismes, impose de fait un pacte de lecture qui repose, non pas sur l'adhésion, mais sur l'ironie et la distance critique. Autrement dit, si les remarques soulignent la vraisemblance de la fiction proposée, il s'agit là d'un vraisemblable paradoxal qui revendique sa crédibilité tout en interdisant l'adhésion. Ou pour le dire autrement, Sorel prétend guérir les amateurs de romans en substituant à l'immersion fictionnelle, génératrice de crédulité, un pacte de lecture qui lui est antithétique.

En ce sens, il faut croire que le retour à la raison des amateurs de romans ne survient pas par empathie avec le personnage, mais repose plutôt sur le ressort du ridicule. Les lecteurs jugeront extravagantes les aventures de Lysis, et "fantasques" ses imaginations : "c'est là que je veux les tenir", déclare Sorel, "car ce sont les memes qui ont fait acquérir tant de gloire à nos conteurs de mensonges"³¹. Le ridicule fonctionne par analogie : le rire du lecteur sanctionne les folies de Lysis, mais rejaillit du même coup sur les romans de bergerie et sur ceux qui les apprécient. Parce qu'il est amateur de romans, le lecteur ne peut pas ne pas transposer sur lui les effets du ridicule d'autrui. La prise de distance critique, dans le temps de la lecture, ménage l'espace nécessaire pour un retour sur soi. Il ne s'agit pas d'y croire, mais d'apprécier la parodie, d'en saisir la cible et d'en rire. Un tel pacte de lecture nous paraît caractéristique des fictions libertines. La voie de la satire est, en effet, la seule alternative possible à une esthétique dominante qui prône l'adhésion plutôt que la distance critique et fonde tous ses effets sur l'acceptation consensuelle de conventions partagées par tous. Là où Chapelain veut obliger l'œil surpris à se tromper lui-même, le libertin brise l'illusion mimétique pour mieux éclaircir l'imagination de la fausseté des objets représentés³². Les effets de décalage préservent cette distance critique si nécessaire à qui se méfie de l'opinion commune.

Est-ce efficace pour autant ? Si les remarques assument pleinement ce travail de démystification, elles prétendent aussi prévenir l'incompréhension du lecteur. Les deux premiers volumes du *Berger extravagant* paraissent dans le courant de l'année 1627, le troisième, contenant les remarques, probablement en décembre de la même année, avec un privilège daté de juin 1628 : ce court laps de temps suffit à Sorel pour intégrer dans le corps du texte une première réception de

³¹ Ch. Sorel, *Le Berger extravagant*, éd. citée, préface, p. 15.

³² Nous paraphrasons ici la formule de Jean Chapelain, *Lettre sur la règle des vingt-quatre heures* [manuscrit B. N., fonds français 12847], in *Opuscules critiques*, introduction de Alfred C. Hunter, Paris, Droz, 1936, p. 117 : "obliger l'œil surpris à se tromper lui-même". Voir aussi Georges Forestier, *Passions tragiques et règles classiques. Essai sur la tragédie française*, Presses Universitaires de France, 2003, p. 45.

l'ouvrage³³. C'est là un témoignage précieux, compte tenu de la visée pédagogique de la satire et plus généralement de la visée curative de l'ouvrage. Or que constate Sorel ? Certains ont cru lire "un livre facétieux", sans songer que l'auteur avait dessein d'apporter "plus de profit que de delectation" ; d'autres, à l'inverse, n'ont pas trouvé les aventures du berger assez plaisantes, "n'ayant pas l'esprit de les goûter" ; d'autres encore "ont préféré quelque chetif Roman" à cette histoire, "s'imaginant qu'elle n'estoit pleine que de fadaïses & de choses qui n'estoient pas dignes d'estre leues"³⁴. Le problème majeur posé par la réception du livre tient à sa visée satirique. Si certains n'ont pas compris que le livre était "plus sérieux qu'aucun Roman, puisqu'il apprend à les mespriser tous", c'est qu'ils n'ont pas perçu le travail de réécriture parodique :

Ils ne voyent pas que s'il y a icy des sottises, ce sont celles des autres, & le malheur vient de ce que n'ayant pas leu les fables anciennes ny les nouvelles, ils ne sont pas capables de comprendre s'il y a de la grace aux railleries qui se trouvent dans ces rapports differents³⁵.

Le projet de l'auteur achoppe sur la difficulté propre à toute satire, qui suppose un lecteur habile plutôt qu'un ignorant. Pour percevoir la parodie, il faut connaître l'original. Dans ses remarques, Sorel raconte qu'un homme, "qui ne sçavoit ce que c'estoit que de descriptions poétiques", s'étonna de voir le portrait métaphorique de Charite, "où il ne pouvoit rien comprendre", et lui demanda ce qu'il voulait dire³⁶. Devant l'ignorance manifeste de son interlocuteur, Sorel choisit la moquerie, plutôt que la pédagogie, et déclare qu'il s'agit d'un monstre que l'on verra bientôt exposé à la foire Saint-Germain. C'est là encherir sur la crédulité de son interlocuteur, d'autant plus disposé à ajouter foi à ce qu'on lui dit que l'on vend tous les jours, à Paris, de ces gravures de monstre accompagnées de prédictions alarmistes. Sorel retrouve ici le dédain du libertin pour le vulgaire ignorant. Un "sot" qui ignore tout des figures poétiques ne peut tirer profit d'un ouvrage qui prend le parti de s'en moquer : le sot est trop sot, il faut le laisser à sa sottise. Il est pourtant des degrés dans l'ignorance : c'est toute l'ambivalence de la démarche sorélienne. *Le Berger extravagant* s'adresse d'abord aux amateurs de romans, puisqu'il s'agit de les détourner de ce passe-temps futile, donc à des lecteurs qui, pour certains, ne saisiront pas le travail de réécriture parodique. Les remarques sont précisément là

³³ Ch. Sorel, *Le Berger extravagant*, éd. citée, "Remarques sur les quatorze livres du Berger Extravagant", p. 550 : "[...] je me suis trouvé aux lieux où l'on parloit de mon livre, ne me faisant connoistre que le moins que je pouvois, afin que chacun dist son avis devant moy sans dissimulation, ou bien mes amis m'ont raporté ce qu'ils avoient ouy dire en divers endroits."

³⁴ Ch. Sorel, *Le Berger extravagant*, éd. citée, "Remarques sur les quatorze livres du Berger Extravagant", p. 550 ; p. 571-572 sur la réception de l'ouvrage par le public féminin.

³⁵ Ch. Sorel, *Le Berger extravagant*, éd. citée, "Remarques sur les quatorze livres du Berger Extravagant", p. 550 ; voir aussi "Remarques sur le V. livre", p. 600, à propos de la métamorphose de Lysis que certains n'ont pas appréciée à sa juste valeur, faute de connaître "tant de livres Grecs & Latins, où l'on void les fables des personnes metamorphosees".

³⁶ Ch. Sorel, *Le Berger extravagant*, éd. citée, "Remarques sur le II. livre", p. 566.

"Du roman à l'Anti-roman"

pour compenser un manque de culture évident : on peut penser que Sorel les a rédigées sur la base d'une première réception qui ne l'a pas satisfait. On sait, par exemple, l'importance du public féminin dans l'appréciation et la lecture des romans. Or, Sorel constate que certaines dames n'ont pu apprécier les extravagances langagières de Lysis, faute d'avoir lu assez de livres "en toutes sorte de langues". Il faut "qu'elles s'aydent de ces remarques le mieux qu'elles pourront"³⁷, estime-t-il. Les remarques s'adressent d'abord à des lecteurs ignorants, qui se sont laissé séduire par les fables. Il y a pourtant un problème d'adresse. Si l'œuvre a plu aux doctes, comme l'assure Sorel, eux-mêmes n'ont pas besoin qu'on les mette en garde contre les méfaits de l'illusion romanesque³⁸. Quant aux amateurs de romans, ils n'ont pas tous perçu, à la première lecture, la visée parodique, et l'on peut raisonnablement se demander s'ils liront les remarques. Sorel le concède de mauvaise grâce :

Mais si j'ay dit que mes remarques pourroient servir à ceux qui ne savent rien, ce n'est pas que j'entende qu'ils y puissent prendre autant de plaisir que ceux qui savent beaucoup de choses : car il m'a esté impossible de les escrire sans mettre quelques mots qui apartiennent à diverses sciences, lesquels on ne peut entendre sans avoir un peu estudié. Je ne preten [*sic*] pas faire icy le maistre d'escole, & si un homme prend mon livre lors qu'il sera encore un sot, je n'ay pas le pouvoir de le rendre Sage tout d'un coup. Il est vray que je pourrois encore faire d'autres remarques sur mes remarques, & que j'aurois beaucoup de choses curieuses à y mettre, mais je ne les veux pas faire plus longues qu'elles sont, puisque j'ay atteint la grosseur du volume que je voulois emplir³⁹.

Au vu des huit cents pages de glose en petits caractères d'imprimerie, la tentation des remarques au carré fait frémir. Elle témoigne d'une inquiétude récurrente, sous la plume de Sorel, celle de n'être pas compris, faute de n'être pas lu comme il le faut (c'est-à-dire comme il le souhaite)⁴⁰. Si le roman comique vise à instruire par le rire, en cachant de subtiles vérités sous le voile de la fable, le travail

³⁷ Ch. Sorel, *Le Berger extravagant*, éd. citée, "Remarques sur le II. livre", p. 572 ; voir aussi "Remarques sur le XIV. livre", p. 742.

³⁸ Ch. Sorel, *Le Berger extravagant*, éd. citée, "Remarques sur les quatorze livres du Berger Extravagant", p. 550 : "[...] mais il est vray que si j'ay la hardiesse de publier moy-mesme ces diverses censures, c'est pour le mespris que j'en fay, & pour l'assurance que j'ay que la plupart des doctes ont pris du plaisir à mon ouvrage, & que je n'ay plus à vaincre que des ignorans qui n'auront pas si tost ouy ce que j'ay entrepris de dire qu'ils se repentiront de m'avoir attaqué."

³⁹ Ch. Sorel, *Le Berger extravagant*, éd. citée, "Remarques sur le XIV. livre", p. 744.

⁴⁰ Voir sa polémique récurrente à l'encontre d'un public qui l'a catalogué une fois pour toutes parmi les auteurs de livres divertissants, dans *La Bibliothèque françoise, op. cit.*, p. 107 : "Que si avec ses Livres de matiere solide, il en a fait d'agreables & de divertissans, c'est à luy [l'auteur] de monstrier comment ils se rendent recevables par quelque secrette instruction [...]"; p. 108 : "Toutefois il ne luy importe qu'on le fasse Autheur de certains Livres, pourveu qu'on ne le traite point avec cette injustice de taire ce qu'il a fait avec plus de soin, & qu'on ait égard aux derniers autant qu'aux premiers ; afin qu'ils se donnent tous un secours reciproque." ; p. 110 : "Que rien n'empesche que, sous d'agreables feintes, on ne represente les plus beaux secrets de la Morale & des autres connoissances [...]"; etc.

herméneutique achoppe toujours plus ou moins sur les réalités d'un lectorat qui vient à la lecture avec ses connaissances et ses désirs propres. Le problème s'était déjà posé pour le *Francion* : les ignorants n'ont pas su voir la hardiesse de la pensée sous les "fables", les "songes" et les "rêveries" apparentes⁴¹. *Le Berger extravagant* tente de remédier à cet inconvénient en redoublant le corps du texte par des remarques. La présentation de l'ouvrage, dans *La Bibliothèque française*, quarante ans après sa première parution, tendrait à prouver qu'elles n'ont pas eu le succès escompté : "rendu nécessaire, pour monstrier que le dessein du Livre du Berger Extravagant, est plus sérieux & plus utile que ne pensent beaucoup de gens qui en parlent sans l'avoir veu, ou qui le lisent pour un divertissement simple"⁴², le commentaire critique n'a pas empêché les lectures naïves de l'ouvrage, toujours assimilé aux fictions qu'il prétendait combattre. Aucune inflation de commentaire ne permettrait, cependant, de corriger l'erreur d'appréciation : la glose peut éventuellement élucider tel ou tel point obscur ou réaffirmer le projet de l'auteur ; elle ne peut contrôler absolument les mécanismes de la réception. Dans les remarques, Sorel exprime sa frustration en oscillant de l'injonction⁴³ à l'invective : que ceux "qui ne treuvent point de goust" à l'histoire de Lysis s'en aillent à "l'hostel de Bourgogne". C'est là qu'ils trouveront des pièces qui ne servent qu'à faire rire et qu'ils pourront faire provision de contes pour "paroistre dedans les compagnies"⁴⁴. Sorel écarte avec mépris les "petits bouffons de ville" qui s'amusent aux "railleries populaires" sans avoir l'esprit de considérer qu'il existe aussi des "railleries de Philosophe"⁴⁵. C'est pourtant bien à ces ignorants qu'il destine son roman. S'il adopte le mépris hautain du libertin pour le vulgaire, il court le risque d'être incompris – et d'échouer dans sa visée réformatrice. S'il prétend diriger la réception de l'ouvrage, il assume malgré lui la posture du

⁴¹ Ch. Sorel, *Histoire comique de Francion*, texte établi sur l'éd. originale de 1633 par F. Garavini, Paris, Gallimard (collection Folio Classique), 1996, p. 384 : "L'on a vu ici des fables et des songes qui sembleront sans doute pleins de niaiseries à des ignorants qui ne pourront pas pénétrer jusques au fond. Mais quoi que c'en soit, ces rêveries-là contiennent des choses que jamais personne n'a eu la hardiesse de dire."

⁴² Ch. Sorel, *La Bibliothèque française*, "L'ordre et l'examen des livres attribuez à l'auteur de la bibliothèque française", éd. citée, p. 109.

⁴³ Ch. Sorel, *Le Berger extravagant*, éd. citée, "Remarques sur le XIV. livre", p. 750 : "Toutefois mon dernier ouvrage leur ayde à trouver la verité & à connoistre que s'ils estiment bien un million de poemes & de commentaires qui se treuvent au monde, ils doivent faire quelque accueil à ce livre où ils voyent la doctrine ancienne escrite d'une façon toute nouvelle et toute agreable. [...]"; p. 751 : "Pour ce qui est des fictions je ne sçay pourquoy nous abuserions de nostre loisir à les lire, veu qu'il y a tant de livres qui sont plus necessaires, lesquels à grand'peine pouvons nous lire tous. Que si les femmes mesmes vouloient prendre la peine d'y jetter les yeux, elles trouveroient que la lecture n'en est pas moins delicieuse que celle de ces livres monstrueux dont elles s'entretiennent." Cette dernière remarque répond à l'argument avancé par Amarylle, en suite de la plaidoirie en faveur des romans, au livre XIII, p. 524 : "Nous autres femmes qui n'allons point au college, & qui n'avons point de precepteurs comme les hommes pour nous apprendre les diverses choses qui se passent au monde, c'est seulement dans les Romans que nous avons le moyen de nous rendre sçavantes."

⁴⁴ Ch. Sorel, *Le Berger extravagant*, éd. citée, "Remarques sur le XIV. livre", p. 747.

⁴⁵ Ch. Sorel, *Le Berger extravagant*, éd. citée, "Remarques sur le XIV. livre", p. 747 ; p. 750.

"Du roman à l'Anti-roman"

"maistre d'escole"⁴⁶ – mais rien n'indique qu'il sera lu par les intéressés ni qu'ils comprendront la visée parodique de l'ouvrage, malgré la présence des remarques.

Sorel est un des rares auteurs libertins à s'intéresser au public des honnêtes gens. Il est aussi le seul à concevoir ses fictions dans une optique pédagogique : la satire du *Berger extravagant* prétend détourner les amateurs de romans de leurs lectures favorites ; *La Solitude* espère guider ces mêmes lecteurs sur le chemin de la sagesse et de *La Science universelle*. Les deux aspects sont liés : c'est parce qu'il veut élargir son audience au public des honnêtes gens, que Sorel cherche des expédients pour les convaincre, malgré eux, de la pertinence de son point de vue. Là où Francion abandonnait l'idée de faire vivre les hommes "comme des petits dieux", pour ne plus songer qu'à son contentement propre⁴⁷, l'auteur Sorel conserve, pour partie, cette visée réformatrice. Mais cette réformation est-elle seulement possible ? L'échec apparent des fictions soréliennes à toucher le public qu'elles prétendaient convaincre dépasse la seule maladresse de l'auteur. La pédagogie sorélienne nous semble partagée entre deux postures antagonistes : la volonté de transmettre un savoir butte apparemment sur l'impossibilité de réformer l'homme. L'esprit du lecteur n'est pas une tablette de cire laissée à la disposition du philosophe. C'est ce que constate Sorel dans *La Science universelle* :

Si je rapporte quelques unes de leurs erreurs, ce ne sera que celles qui ont le plus de cours & qu'il est besoin de réfuter. Je ne m'y amuserois pas si tous les hommes estoient comme des Tables d'attente, où l'on pût graver ce que l'on voudroit ; je déclarerois nuëment les choses de la sorte que l'on les doit croire ; mais puisqu'il y a quantité d'esprits precupez, il faut tascher de les purifier⁴⁸.

Le problème, pour Sorel, c'est qu'on ne suit jamais de son propre mouvement une opinion manifestement contraire à ses idées reçues. Il y a, en effet, une résistance naturelle de l'esprit à la nouveauté, parce qu'il n'y a pas d'esprit sans préjugés : nous sommes tous des "esprits precupez". En outre, il semble que le bon sens ne soit pas également partagé par tous. Dès les premières pages de *La Science universelle*, Sorel assure en effet que tout homme naturellement doué de raison peut parvenir à la félicité souveraine que procure la science universelle, pour peu qu'il en ait la volonté : "la qualité d'homme suffit pour trouver les choses nécessaires à l'homme"⁴⁹. L'homme possède un jugement qui doit lui permettre de

⁴⁶ Ch. Sorel, *Le Berger extravagant*, éd. citée, "Remarques sur le XIV. livre", p. 744.

⁴⁷ Ch. Sorel, *Histoire comique de Francion*, éd. F. Garavini, p. 283-284, p. 288.

⁴⁸ Ch. Sorel, *La Science universelle de Sorel, divisée en IV tomes [...]. Dernière Edition, revue & augmentée de plusieurs Traitez de l'ancienne Philosophie, & de la nouvelle & des Methodes d'instruction*, Paris, chez Jean Guignard le fils, 1668, 4 vol. in-12, t. I, "Remedes aux erreurs des sciences", p. 68.

⁴⁹ Ch. Sorel, *Science universelle*, éd. citée, "Proposition de la Science universelle", t. I, p. 29. Voir aussi t. IV, p. 511 : "ce qui est proposé icy n'est que pour faire aimer une Science Universelle, laquelle n'est pas moins Universelle pour le nombre des Disciplines dont elle traite, que pource qu'elle peut estre conceuë de tous les Hommes ;".

se gouverner "selon les règles de la droite raison". Néanmoins, bien que la nature de l'homme soit d'être raisonnable, "il faut avouer qu'ils ne le sont pas tous au suprême degré, & que la parfaite Raison ne se trouve pas en toutes sortes d'esprits"⁵⁰. Certains ont plus de facilité que d'autres et sauront seuls faire leur profit de ce qu'ils lisent. On peut dès lors s'interroger sur l'importance respective de l'inné et de l'acquis dans le processus de formation. L'importance accordée aux capacités naturelles suggère une déficience chez certains qui ne tient pas seulement à un défaut de méthode de la part de l'instructeur. Là où Descartes assure que "la diversité de nos opinions ne vient pas de ce que les uns sont plus raisonnables que les autres, mais seulement de ce que nous conduisons nos pensées par diverses voies et ne considérons pas les mêmes choses"⁵¹, Sorel souligne que le bon sens n'est pas naturellement égal en chacun. Certains devront lutter contre leur propre nature⁵² et, même alors, il n'est pas certain qu'ils réussissent à atteindre le niveau des autres.

Il est vray qu'un tel Livre seroit adressé inutilement à ceux qui sont ignorans a l'extremité, ou qui ont l'Esprit peu penetrant, de sorte que quand il seroit rendu plus ample que tout autre, plusieurs ne le comprendroient pas avec moins de difficulté. C'est ce qu'on nous peut objecter quand nous disons que la Doctrine Universelle doit estre commune à tous les Hommes ; Toutefois, nous entendons selon que la Nature ou l'Art les en ont rendu capables, & selon les soins qu'ils y ont employez ; car avec cela, il est indubitable qu'ils y feront du progrès, & que ceux mesmes qui ne peuvent acquerir tout le bien que nous proposons en obtiendront un partie, ou s'y esleveront par diverses marches.⁵³

Sorel ne s'adresse pas aux vrais ignorants, ceux qui sont "dans une telle stupidité, qu'ils ne souhaitent la connoissance d'aucune chose" : ils mènent une "Vie de Brute" et "n'ont presque rien outre la faculté sensitive"⁵⁴. Les "Hommes de basse condition" n'ont guère plus de commodité ni de capacité d'apprendre les sciences, même si certains possèdent quelques lumières par la pratique des arts : ainsi "obligez à quelque travail du Corps pour le soustien de leur Vie, ils n'ont pas le

⁵⁰ Ch. Sorel, *Science universelle*, éd. citée, "Proposition de la Science universelle", t. I, p. 29.

⁵¹ R. Descartes, *Discours de la méthode*, éd. Gilson, première partie, p. 44.

⁵² Ch. Sorel, *Science universelle*, éd. citée, "Remedes aux erreurs des sciences", t. I, p. 69-70 : "Je tascheray de fortifier l'Entendement de telle sorte que l'on sera seurement guidé à tout ce qui se doit faire, & que la volonté recherchera generalement tous les biens particuliers qui peuvent accomplir son bien universel. Neantmoins je vous declare qu'il faut avoir en soi les Principes de ce bien, & que l'Ame soit capable de le recevoir. Il faut que l'Entendement soit assez éclairé, & la Volonté assez persuadée pour faire naistre un desir d'atteindre à la perfection. Ce commencement suffit, & qui ne le peut obtenir doit lutter contre sa Nature jusques à tant qu'il l'ait domptée. Il ne faut point être negligent & paresseux si l'on veut parvenir à quelque chose, & il ne faut pas avoir aussi une opiniastreté qui resiste aux enseignements. Estant diligent & attentif, & plein d'une bonne volonté l'on sera tres propre à se conformer à la vraye Raison, & à comprendre ce que c'est que la Science Humaine, universelle & veritable."

⁵³ Ch. Sorel, *Science universelle*, éd. citée, t. IV, p. 512.

⁵⁴ Ch. Sorel, *De la Perfection de l'homme, ou les vrays biens sont considereez, et specialement ceux de l'ame ; avec les methodes des sciences*, Paris, Robert de Nain, 1655, 1 vol. in-4°, chap. III, p. 81.

"Du roman à l'Anti-roman"

loisir de s'appliquer au travail de l'Esprit, & de plus leur humeur grossiere les rend mal propres à des pensées si subtiles". Les gens de médiocre et de haute condition, en revanche, auraient le temps et l'argent nécessaires à l'étude de la science, "mais le trop d'aise & la débauche les en destourne", quand ce n'est pas l'indifférence ou le mépris. Certains parmi eux occupent des charges importantes, mais se contentent de savoir ce qui dépend de leur "vacation". Une dernière sorte d'ignorants englobe tous les prétendus savants : ceux qui "encore qu'ils se soient donné beaucoup de peine pour devenir Sçavans n'y ont jamais pû parvenir" et les pires, "ceux qui ne sçachant rien ou fort peu de chose, croyent pourtant sçavoir tout, ou sçavoir beaucoup"⁵⁵. On peut penser que Sorel s'adresse d'abord aux gens de médiocre et de haute condition, bourgeois et mondains que les contraintes de la vie publique détournent de l'étude de la science. Il faut toutefois prendre garde à une chose. La distinction des lectorats ne repose pas seulement sur une base sociologique. Si Sorel écarte d'emblée les "Hommes de basse condition", ce n'est pas uniquement parce qu'ils n'ont pas le temps de lire, c'est aussi que "leur humeur grossiere les rend mal propres à des pensées si subtiles". La mention même d'une "Vie de Brute" évoque assez clairement cette hiérarchie des esprits proposée par Huarte dans son *Examen des esprits*⁵⁶, et discutée par Sorel dans un traité du volume *De la Perfection de l'homme*, qu'il reprend à l'identique au quatrième tome de *La Science universelle*⁵⁷. Nous n'entrerons pas ici dans le détail de cette discussion⁵⁸. Notons simplement que cette hiérarchie entre les esprits est une des marques distinctives du libertinage, si l'on en croit le jésuite Garasse. Nous aurions d'un côté les esprits curieux, relevés et "guéri du sot", de l'autre les esprits "moutoniques" ou bovins, conduits par la coutume et soumis à l'argument d'autorité, placés sous la double fêrule de la religion et de la philosophie scolastique. Dans sa réfutation, Garasse désigne nommément les coupables, en commençant par l'auteur de *l'Examen de los Ingenios* et par le Sieur Barclay, auteur du livre *Icon Animorum*. Ces deux-là ont proposé une classification des esprits⁵⁹ ; mais l'idée a fait son chemin de Cardan à Charron et de Charron à

⁵⁵ Ch. Sorel, *De la Perfection de l'homme*, éd. citée, chap. III, p. 81-82.

⁵⁶ *L'Examen de ingenios para las ciencias*, de Huarte, paru en 1575, connaît un succès immédiat, comme en témoignent ses très nombreuses éditions et traductions (voir l'édition de *l'Examen de ingenios* de Guillermo Serés, Madrid, Cátedra, 1993, p. 110-122, pour le détail des éditions et des traductions d'époque ; on peut aussi se référer à l'article "Huarte (Jean)" du *Dictionnaire historique et critique* de Pierre Bayle).

⁵⁷ Ch. Sorel, *De la Perfection de l'homme*, éd. citée, cinquième traité, p. 325-341 ; *Science universelle*, éd. citée, t. IV, p. 514-535 : "Du vray examen des esprits, ou des moyens d'apprendre les Sciences, fondez sur la Nature, par l'Examen de la Complexion des Hommes, Et par les changemens qu'on y peut apporter" (nous citerons cette dernière édition).

⁵⁸ Nous nous permettons de renvoyer ici à notre ouvrage : *"Guérir du sot". Les stratégies d'écriture des libertins à l'âge classique*, Paris, Honoré Champion, 2007, notamment chapitre VII, le développement intitulé : 7.2.1. "Du vray examen des esprits", p. 1059 sq.

⁵⁹ F. Garasse, *La Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps, ou prétendus tels. Contenant plusieurs maximes pernicieuses à l'Estat, à la Religion, et aux bonnes Mœurs. Combattue et renversée par le P. François Garassus de la Compagnie de Jésus*, Paris, Sébastien Chappelet, 1623, Livre I, maxime I, réfutation de cette maxime, section seconde, p. 19-20.

Vanini. Le premier a proposé de distinguer les esprits "en trois ordres spécifiques, en bestes, en hommes communs, & en Prophetes", après avoir établi l'égalité d'espèce, de nature et de fonction entre les âmes des animaux et celles des hommes⁶⁰. L'effacement de la frontière entre l'homme et l'animal s'accompagne d'une inégalité croissante entre les hommes. Toujours selon le jésuite Garasse, Charron, puis Vanini, auraient renchéri sur cette première classification en proposant de distinguer les esprits selon leur rapport à la religion. De fait l'idée défendue par Huarte, selon laquelle toutes les complexions ne sont pas bonnes pour toutes les disciplines, est reprise par Charron⁶¹, puis par Naudé et Le Vayer – le systématisme en moins. Elle devient une manière commode de signifier la supériorité du sage sur la "multitude impertinente", gouvernée par ses passions⁶², incapable de retirer la substantifique moelle d'un ouvrage un peu sérieux.

Pour revenir à Sorel, les apories de sa pédagogie nous semblent la conséquence logique de cette conception profondément inégalitaire de la nature humaine. L'homme est un animal "philomythe", mais cette propension universelle à la croyance masque, en réalité, une profonde disparité entre les hommes. Celle-ci devient évidente pour peu que l'on considère la manière d'appréhender l'acte de lecture ou le profit qu'en peut tirer le lecteur. Dans les remarques de son *Berger Extravagant*, Sorel constate, amer, qu'aucun auteur n'aura jamais le pouvoir de rendre intelligent un sot : "les sots ne peuvent trouver icy que des sottises, pource qu'ils n'aperçoivent que ce qui leur ressemble, & ne sçauroient s'y représenter des choses trop éloignées de leur esprit"⁶³. On ne trouve que ce qu'on peut chercher : le sot projette dans son activité de lecture la médiocrité de son esprit et se révèle incapable de percevoir l'ingéniosité de la satire ou la finesse de la parodie. Le livre peut être excellent, il restera lettre morte. À l'inverse, un esprit dénié saura tirer profit même d'un mauvais livre. Un même livre est donc susceptible d'accroître la crédulité de l'un, quand il permet à l'autre d'élaborer, par exemple, une réflexion sur le mécanisme de propagation des erreurs. Nous sommes bien en présence de deux rapports antithétiques à l'acte de lecture, l'un fonctionnant sur le mode

⁶⁰ F. Garasse, *Doctrine curieuse*, éd. citée, Livre I, maxime I, réfutation de cette maxime, section troisième, p. 24-25 : "Hierosme Cardan, l'un des plus raffinés Atheistes que le monde porta jamais, avoit le tymbre de la cervelle aussi fessé comme la conscience tarée. Cet extravagant escrit au livre de l'Immortalité de l'ame des propositions tres impies & tres sottes touchant la distinction des esprits entre les hommes. Car supposant que tous les animaux, depuis les fourmis & la vermine jusques à l'homme ont une mesme ame en espece, nature & fonction, qui est une tres lourde impieté, il conclud que tous les esprits sont distinguez en trois ordres spécifiques, en bestes, en hommes communs, & en Prophetes."

⁶¹ P. Charron, *De la Sagesse*, 1601 / 1604, texte revu par Barbara de Negroni, Paris, Fayard (Corpus des œuvres de philosophie en langue française), 1986, I, 13 et 42 pour la théorie des tempéraments ; I, 3 et 4 pour les considérations anatomiques ; I, 43 pour la hiérarchie entre les esprits.

⁶² La Mothe Le Vayer, *Œuvres, op. cit.*, t. 1, p. 283-284, à propos des amateurs de romans et autres fadaïses : "On ne doute point que les passions n'agissent bien plus puissamment sur les ames vulgaires & ignorantes, que sur celles des Savans, qui ont appris à les moderer, & qui les ont comme domtées par la meditation."

⁶³ Ch. Sorel, *Le Berger extravagant*, éd. citée, "Remarques sur le XIV. Livre", p. 750.

"Du roman à l'Anti-roman"

empathique de l'immersion et de l'adhésion, l'autre sur le mode de la méfiance et de la distance critique. Mais ce n'est pas le livre qui est en cause, c'est son lecteur.